

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les lecteurs nous écrivent

Number 84, Winter 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39025ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1996). Les lecteurs nous écrivent. *Lettres québécoises*, (84), 52–52.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Les lecteurs nous écrivent

Monsieur André Vanasse

Chicoutimi, le 2 juillet 1996

Cher Monsieur,

Après avoir lu le commentaire de Claudine Poulin (*sic*) sur le deuxième recueil publié par les membres de l'Association professionnelle des écrivains de la Sagamie (APÉS) chez JCL, *Un Lac, un fjord II* (n° 82, p. 23), il nous a semblé nécessaire de préciser quelques détails.

Ses commentaires par ailleurs généralement mesurés *sur les textes*, nous ne les contestons nullement, entendons-nous bien — chaque lecteur a droit à sa subjectivité. Mais nous avons été quelque peu agacés de leur ton par endroits peut-être inconsciemment condescendant, la lectrice se faisant alors, à notre avis, plutôt la porte-parole — consciente ou non — de l'institution littéraire. Comment se fait-il, nous sommes-nous demandé encore une fois avec un soupir, que lorsque des écrivains montréalais, parisiens ou new-yorkais (par exemple) s'emploient à décrire leur environnement géographique, on ne les considère pas comme « des auteurs régionaux » et l'on n'évalue nullement leurs textes à cette aune ?

Cet incident, à vrai dire, nous a fait prendre conscience — une fois de plus, mais d'une façon pour ainsi dire pittoresque — de la différence de mentalité entre Montréal et le reste du paysage québécois. Il ne nous était *pas venu à l'esprit*, voyez-vous, que ces textes nécessitassent « une introduction » parce qu'ils auraient été « une production régionale ». Ce ne sont pas des « écrivains du Saguenay/Lac Saint-Jean », ce sont des écrivains *qui se trouvent vivre ou avoir vécu* dans cette région. La nuance, croyez-moi, est d'importance. Que les collectifs *Un Lac, un fjord* aient ce lieu pour déclencheur de la création ne devrait pas entrer davantage en ligne de compte dans leur évaluation que ne le ferait la localisation montréalaise, parisienne ou tombouctoute de tel ou tel autre recueil de textes.

Et peut-être pourriez-vous signaler à votre commentatrice que le terme accepté est « saguenéen » et non « saguenayen » ?

En vous remerciant de votre collaboration, nous vous prions d'agréer, cher Monsieur, nos meilleurs sentiments littéraires.

Élisabeth Vonarburg, présidente de l'APÉS.

Chère Élisabeth Vonarburg,

Si, au moment de la lecture d'*Un lac, un fjord II*, il m'a semblé qu'une introduction serait utile, ce n'est pas au nom d'une soi-disant production régionale ou marginale qu'il faudrait définir, mais en raison des motifs, de ce qui semble avoir été l'intention du recueil, d'une certaine unité thématique autour du cadre (spatial, mémoriel, historique). Et puis, s'il n'y avait rien à préciser, pourquoi ces mini-vignettes (et ces photos même) sur les auteurs ? En ce sens, que l'on écrive de Montréal, de Paris, de Chicoutimi ou d'ailleurs n'a, comme vous le signalez, aucune importance en soi. Mais que l'écrivain sente le besoin de s'expliquer, de m'informer, de me décrire en long et en large comme dans un manuel scolaire un lac, une rue, un coin de pays (ville ou village, paysage urbain ou champêtre) m'ennuie. Et si en plus on me redonne des légendes, des contes, des mythes qui tiennent grandement du folklorique, que je sois à Montréal ou à Saint-Félicien ne changera rien à la lecture que j'en ferai, non pas au nom de l'institution littéraire dont je fais partie évidemment, mais en fonction d'un goût personnel que je ne cherche pas à nier.

Finalement, étant moi-même originaire de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, j'ai plutôt tendance à avoir un préjugé favorable pour les nombreux artistes, comédiens, peintres et écrivains nés dans cette région ou y séjournant, et ça n'a rien à voir avec des questions de centre et de périphérie.

P.-S. Pour « saguenayen » au lieu de « saguenéen », je m'en excuse : une vieille habitude. Quant à moi, je m'appelle Potvin et non Poulin. Chez nous, les noms sont importants.

Claudine Potvin

Pointe-au-Père, 24 juin 1996

Monsieur Frédéric Martin,

La bonne nouvelle, c'est de lire un commentaire sur mon dernier roman, *Les papiers de la terre* (ÉDITEQ, 1995), dans *Lettres québécoises* (n° 82, été 1996, p. 21-22). Je m'en réjouis sincèrement et remercie notre « Revue de l'actualité littéraire ». Toutefois, la teneur du commentaire me laisse perplexe pour deux motifs. Confié au chroniqueur du roman historique pour des raisons que j'ignore (le titre peut-être), celui-ci l'a lu (je dois présumer) à la lumière de ce genre. L'œuvre ne semble pas passer le test à ses yeux et c'est compréhensible... puisque *Les papiers de la terre* n'est pas un roman historique. Ce roman est d'actualité puisqu'il explore le rapport au pays actuel et nommément le questionnement de quelques personnages quant à la pertinence de lui manifester reconnaissance et, si oui, quant au choix des projets individuels pour ce faire... Une tentative de ramener à chacun les enjeux politiques actuels du Québec à travers des personnages gaspésiens appartenant à trois générations et qui s'expriment comme ils s'expriment — sans la conscience de faire rabelaisien monsieur. Que je sache, la présence de *flashes-back* — fussent-ils de 1950 et fussent-ils nombreux — ne renvoie pas au projet historique... sinon vous aurez beaucoup de pain sur la planche, monsieur le chroniqueur...

Mon second motif de perplexité provient du fait que le résumé du roman reproduit trop fidèlement la quatrième de couverture pour ne pas que m'effleure l'idée d'une lecture rapide. Je passe sous silence la sempiternelle référence à la littérature régionale et le paternalisme facile à l'égard d'un éditeur québécois hors-métropole. À chacun ses bibittes et je vous abandonne très volontiers celles-là. Il y a trop à faire.

Gilbert Dupuis

Monsieur Gilbert Dupuis,

Précisons d'abord que *Lettres québécoises* n'a pas de chroniqueur exclusivement rattaché au roman historique, un genre qui ratisse large, et auquel j'ai associé *Les papiers de la terre* à cause de cette « quête du pays natal » qui m'a semblé l'idée principale de votre livre. Cela dit, il est commode de laisser entendre qu'un chroniqueur ne lit pas les livres qu'il critique ; je vous signale cependant qu'une chronique traitant trois livres dispose généralement de cinq feuillets, soit environ 125 lignes, aussi les résumés doivent-ils être brefs. Enfin, je ne crois nullement avoir dénigré le travail de votre éditeur. Je n'ai pas apprécié la saveur par trop régionaliste de votre roman : le fond de la question est plutôt là.

Frédéric Martin